

Introduction

Le présent volume rassemble une série de textes présentés lors d'un colloque intitulé « Les circulations européennes à l'âge des Empires coloniaux au XIX^e siècle : une lecture genrée¹ » organisé à l'université de Nantes en décembre 2014 par Delphine Diaz et Virginie Chaillou-Atrous. Les contributions réunies dans la collection *Enquêtes et Documents*, mettent en avant des études de cas de déplacements et migrations de femmes dans le cadre de l'expansion des Empires européens. Les auteures cherchent à proposer un nouvel éclairage sur la notion de « circulation » des femmes dans l'espace colonial, de la métropole vers les périphéries, voire entre les empires. Ces formes de mobilités plus ou moins pérennes vont du simple voyage d'agrément jusqu'au départ définitif pour les colonies, forcé ou choisi selon les individus, à l'époque de l'expansion coloniale européenne et de la consolidation des Empires.

L'étude des circulations européennes, dans un cadre colonial, nécessite qu'elles soient lues ou plutôt relues au prisme du « genre ». En effet, la place des femmes dans la construction coloniale apparaît souvent comme problématique et leur inscription dans l'histoire des déplacements et migrations se heurte à plusieurs obstacles. Les chercheurs travaillant sur une lecture genrée des histoires impériales ont été confrontés à plusieurs problèmes, depuis les années 1980, lorsque pour la première fois une série de questions sur l'interaction entre femmes européennes et populations colonisées ont été posées par Helen Callaway ou Margaret Macmillan dans leurs ouvrages consacrés aux femmes britanniques en Inde ou en Afrique à la fin du XIX^e siècle². Loin des discours convenus qui associaient d'une part colonialisme et impérialisme au masculin, et d'autre part douceur, humanité et compassion au féminin, ces historiennes – dont Margaret Strobel s'inspire également dans *European Women and the Second British Empire*³ – révèlent le rôle ambigu de plusieurs femmes européennes dans l'expansion de l'empire britannique. Strobel pose également la question de la nature des sources à partir desquelles l'histoire coloniale est généralement écrite par les vainqueurs et les colons européens, en se penchant pour la première fois sur les écrits personnels de quelques-unes de

ces pionnières. Pour reprendre les termes d'Ann Laura Stoler et de Frederick Cooper, toute archive coloniale est structurée par un « récit officiel⁴ » émanant des autorités, récit lui-même marqué par une « persistante cécité à l'égard des femmes⁵ ». Au-delà des biais que présentent les sources coloniales, et qui constituent souvent l'un des principaux matériaux utilisés pour faire l'histoire de ces circulations européennes, se pose la question de la place des femmes dans ces archives, majoritairement produites et écrites par des hommes et pour des hommes. L'intérêt de ce volume réside donc dans l'analyse d'archives moins étudiées ou peu étudiées sous ce jour. Hormis les récits et correspondances laissés par de célèbres voyageuses ou femmes européennes engagées dans la colonisation, qui nous renseignent sur leurs expériences et leurs itinéraires, comme les textes écrits par la Néerlandaise Alexine Tinné, la Britannique Mary Kingsley ou encore la Genevoise Isabelle Eberhardt, il est souvent difficile de connaître les itinéraires et les points de vue des Européennes de moindre renommée et surtout plus invisibles en raison de leur statut social, et qui ont pourtant participé aux circulations vers les colonies et entre les colonies au XIX^e siècle.

Une historiographie récemment renouvelée tend à écrire l'histoire des Empires européens en prenant davantage en considération les mobilités d'hommes et de femmes qui les ont parcourus. Sans viser à l'exhaustivité, et en s'intéressant aux travaux en langue française sur le sujet⁶, on citera le colloque intitulé « La femme dans les sociétés coloniales⁷ », publié en 1985 et porté par le groupe de recherche « Femmes et colonisation » lancé par Yvonne Knibiehler et Régine Goutalier, qui a joué en France un rôle précurseur du point de vue d'une histoire des femmes dans l'Empire. À la suite de ce premier travail, plusieurs numéros récents de la revue française *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, ou de la revue belge *Sextant*, spécialisées dans l'histoire des femmes et du genre⁸, ont été dédiés aux espaces coloniaux. On peut également souligner les multiples apports du colloque international « Femmes et genre en contexte colonial, XIX^e-XX^e siècles⁹ », organisé en 2012 à Paris par Pascale Barthélemy, Anne Hugon et Christelle Taraud, durant lequel une demi-journée était consacrée à la question des circulations, éclairée à partir d'études de cas, mais portant sur le seul XX^e siècle. Plus récemment en septembre 2019, Delphine Diaz a organisé un colloque « Exil, genre et famille au XIX^e siècle » qui visait entre autres à interroger l'histoire de l'exil au prisme de l'histoire des femmes et de l'histoire de la famille¹⁰. Les chercheurs s'appuyaient ici sur les apports heuristiques du genre, de la génération et de la classe d'âge pour explorer la place des femmes, mères, filles et sœurs en exil à travers le monde, y compris en contexte colonial¹¹.

Ce numéro d'*Enquêtes et Documents* intitulé « Les circulations européennes à l'âge des Empires coloniaux au XIX^e siècle : une lecture genrée » s'appuie sur ces avancées historiographiques et envisage les Empires européens dans

toute leur diversité, en comparant l'engagement ou la motivation des femmes européennes britanniques, françaises, portugaises, franco-canadiennes, belgo-italiennes... circulant dans ces empires et en tentant de dépasser la vision statique ou nationale qui a pu être proposée pour les décrire¹². La lecture de ce volume vise à obtenir une vision comparative, voire une perspective « trans-impériale » sur ces circulations au féminin et sur ces déplacements d'actrices souvent ignorées dans l'histoire, en raison de leur absence d'écrits personnels ou de leur manque de visibilité dans l'émigration de masse. L'ouvrage veut ainsi contribuer à une vision décloisonnée des Empires coloniaux, en mettant en lumière « la dynamique de l'histoire coloniale », notamment celle des « flux intra-impériaux des idées et des personnes, des colonisateurs et des colonisés », pour reprendre la formule d'Ann Laura Stoler et de Frederick Cooper, tout en montrant que la perspective genrée permet de mieux les comprendre.

Les auteures de cet ouvrage ont été invitées à s'appuyer sur des études de cas, à partir de sources nouvelles, ou peu étudiées, en s'interrogeant sur le déplacement et la circulation de ces milliers de femmes européennes qui étaient amenées à participer à un mouvement d'expansion coloniale sur lequel elles n'avaient pas toujours prise et dont elles étaient parfois victimes. Plusieurs des cas étudiés portent sur de simples émigrantes qui n'ont pas laissé de traces de leur présence dans la migration ou dans la colonisation. Au cœur des articles de ce volume, les chercheuses ont ainsi exhumé des sources nouvelles qui permettent d'analyser le parcours de femmes souvent peu visibles, contraintes de quitter la mère-patrie pour la colonie pour des raisons économiques, politiques ou sociétales, souvent enrôlées dans des projets d'empire qui les dépassent. Pourtant certaines s'engagent parfois volontairement dans des missions outremer qui leur semblent contribuer à l'expansion de leur nation dans l'espace colonial.

Le volume est structuré autour de trois ensembles d'articles, dont le premier, intitulé « L'émigration organisée, ou comment répondre à la pénurie de femmes dans l'espace colonial », traite de la question à partir de deux articles centrés sur l'Empire britannique. Marie Ruiz et Françoise Le Jeune s'intéressent aux angoisses de la métropole britannique face à un nombre important de femmes sans emploi et sans avenir, alors que les colonies comptent un nombre d'hommes célibataires très important. Les deux chercheuses s'interrogent ici sur la place de l'émigration des femmes britanniques vers les colonies blanches de l'Empire pour résoudre ce problème démographique dans les années 1840-1914.

Le premier article de Marie Ruiz montre que la question de l'émancipation des femmes a été très tôt associée à la question impériale en Grande-Bretagne. Dès les années 1860, des groupes de femmes décrites comme proto-féministes ont envisagé de faire partir des femmes célibataires de la classe moyenne vers les colonies de l'Empire, en leur offrant une forme d'émancipation par

l'émigration, loin de la métropole au discours jugé paternaliste sur la place des femmes. Dans leur projet d'émigration collective, quelques-unes de ces femmes issues des classes moyennes désargentées ont cru voir dans l'émigration vers l'Australie ou la Nouvelle-Zélande une opportunité libératrice. La contribution de Marie Ruiz repère ainsi des liens entre impérialisme, mobilité et proto-féminisme dans le monde britannique. Partant du constat que dressait le recensement britannique de 1851, qui faisait état d'un net déséquilibre démographique entre hommes et femmes dans les colonies, Marie Ruiz a donc analysé les efforts fournis par des organisations bourgeoises dirigées par des femmes, jusqu'à la veille de la Première Guerre, visant à encourager et sélectionner des volontaires féminines pour le départ vers l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Elle a étudié plus précisément les points de vue de deux organisations caritatives : la *Female Middle Class Emigration Society* et la *British Women's Emigration Association*, lesquelles, à partir des années 1860, ont peu à peu imposé leur expertise dans les questions coloniales et ont véhiculé l'idée selon laquelle l'Empire devait être considéré comme la « sphère même des femmes », pour reprendre la formule de la présidente de la *British Women's Emigration Association*.

Quant à Françoise Le Jeune, elle s'intéresse à une autre association caritative fondée dès les années 1840, sous l'égide d'une riche philanthrope Angela Burdett-Coutts et du romancier Charles Dickens, qui préparait de jeunes prostituées « sauvées » de la rue à leur émigration vers les colonies. L'auteure s'intéresse ici à une autre catégorie de la population féminine jugée tout aussi problématique que les jeunes bourgeoises désargentées et sans emploi, qui perturbent les femmes des associations étudiées par Marie Ruiz. Le projet apparemment caritatif révèle en réalité un discours utilitariste et une perspective expansionniste dont les futures émigrantes sont victimes. Les deux philanthropes visent à réformer une catégorie de femmes généralement jugées indésirables en Grande-Bretagne, pour leur proposer une nouvelle vie dans les colonies après leur avoir dispensé une éducation religieuse et domestique pendant plusieurs mois dans un cottage financé par Angela Burdett-Coutts. L'association caritative, et son projet d'émigration d'anciennes prostituées vers les colonies, ayant donné lieu à plusieurs débats dans la presse de l'époque, et à un premier voyage groupé vers le Canada en mai 1862, Françoise Le Jeune se penche sur les discours genrés et impérialistes qui ont encouragé l'émigration des femmes célibataires au milieu du XIX^e siècle en Grande-Bretagne.

En nous déplaçant vers un autre espace, au sein d'un autre empire européen – les îles des Açores au XIX^e siècle, appartenant à la couronne portugaise –, Susana Serpa Silva envisage l'émigration organisée vers les espaces coloniaux (vers les Amériques) selon une lecture genrée. Elle s'appuie sur les registres de demandes de passeports pour suivre la trace des émigrantes dont la présence semble presque furtive au début de cette recherche. Au XIX^e siècle,

plus de 6000 habitants des Açores, dont 1284 couples, sont en effet partis pour le Brésil, encouragés dans leur démarche par le roi du Portugal. Jusqu'à l'indépendance du Brésil en 1822, l'émigration depuis les Açores concernait essentiellement des soldats célibataires et des couples mariés. Après cette date, le phénomène est devenu plus spontané et s'est accompagné d'un déclin démographique prononcé dans ces îles, quittées par environ 100 000 habitants au cours du XIX^e siècle. Parmi ces migrants, de nombreuses femmes qui voyageaient en famille et dont la présence n'était pas vraiment repérable, dans les registres officiels de demande de passeport. Dans le district de Ponte Delgada, par exemple, 45 % des migrants vers le Brésil étaient en réalité des migrantes, et la proportion de femmes atteignait même 48 % parmi les candidats au départ pour les États-Unis, particulièrement vers les îles Hawaï. Suzanna Serpa Silva montre également que la mobilité des Açoréennes vers l'autre côté de l'Atlantique a parfois été encouragée par les États et les sociétés d'accueil, comme le montre l'exemple de la *Brazilian Colonization Company*, qui au XIX^e siècle offrait des billets gratuits pour femmes seules, ce qui n'était pas sans susciter les craintes des autorités brésiliennes quant aux bonnes mœurs de ces migrantes.

Ensuite, Carolyn Eichner se penche sur les circulations forcées depuis l'Europe vers les espaces coloniaux au XIX^e siècle en prenant pour exemple la déportation de femmes communardes en Nouvelle-Calédonie. Vingt-cinq femmes, dont Louise Michel, furent envoyées en Nouvelle-Calédonie à bord de *La Virginie*, après leur arrestation au terme de la Commune. Elles ont été déplacées contre leur gré aux marges de l'Empire français. L'auteure montre que cette nouvelle présence féminine au bagne perturbe l'équilibre de la colonie pénitentiaire. Les autorités ont dû adapter leur domination à ce nouveau public jugé tout aussi dangereux que les hommes, en raison de leur parcours radicalisé. Carolyn Eichner s'appuie ici sur les mémoires de quelques-unes de ces déportées pour analyser la manière dont la mixité au bagne constitue pour les autorités coloniales un motif d'indignation : les femmes sont envoyées auprès de religieuses, pour éviter toute promiscuité avec les hommes, afin que le bagne ne puisse se transformer en un lieu de péché. Si la colonie est utilisée comme espace de régénération politique par la métropole, le bagne colonial devient un lieu ségrégué où il faut maintenir la morale à tout prix, car la colonie risque toujours d'être corrompue par la présence féminine aux yeux des autorités.

Dans le cadre d'une deuxième partie qui s'intitule « Évangéliser, soigner, peupler, se défendre : une répartition genrée des tâches dans l'espace colonial », Virginie Chaillou et Marion Robinaud se focalisent sur la répartition genrée des tâches assignées aux Européens et Européennes dans les colonies. Il s'agit ainsi de faire écho à l'affirmation d'Arlette Gautier, selon laquelle « la construction même des genres, c'est-à-dire à la fois ce qui était attendu en fonction du sexe et les rapports entre les sexes [a été] bouleversée par

les différentes colonisations¹³ ». Trois fonctions assignées aux Européens en situation coloniale en général – évangélisation, soin et peuplement – sont ici identifiées et abordées sous l’angle de celles qui s’engagent dans ces missions.

Ainsi Virginie Chaillou-Atrous, en évoquant le départ des femmes françaises à destination de la colonie de La Réunion au XIX^e siècle, s’intéresse à une catégorie de migrantes que l’histoire semble avoir oubliée, celles qui avaient délibérément pris le parti de quitter la métropole pour s’installer dans la colonie. Virginie Chaillou-Atrous cible son analyse sur des femmes qui ont participé volontairement – et parfois en solitaire – aux circulations coloniales. À travers l’évocation de l’itinéraire emprunté par plusieurs femmes jusqu’alors restées dans l’ombre, dans les archives coloniales, l’auteure analyse les raisons de leur départ, tout en relativisant la notion de choix pour expliquer leur déplacement vers la colonie de l’île Bourbon. Dans cette étude qui fait parler les maigres archives rassemblées, un premier groupe se distingue, rassemblant des femmes expatriées dans le but de trouver à Bourbon un moyen de subsistance : il s’agit des rares « engagées » françaises recrutées dans les ports de Nantes ou de Bordeaux, qui avaient signé un contrat d’engagement les plaçant au service de leur engagiste, notamment pour le difficile travail de la culture de la canne à sucre. Une fois arrivées dans la colonie, ces Françaises, telle Madame Blaize Lapeyre, qui avait quitté Bordeaux en 1850 pour devenir engagée durant cinq ans à La Réunion, se voient soumises au régime juridique de l’engagement, en théorie réservé aux travailleurs étrangers. Virginie Chaillou-Atrous compare également à ces quelques « engagées » françaises, les domestiques françaises parties chercher du travail sur l’île, en dehors même du cadre de l’engagement, mais aussi des institutrices, de plus en plus nombreuses à occuper des postes de directrices d’école ou de pensionnat à La Réunion au tournant du siècle. Enfin, elle met en avant le caractère pionnier des sages-femmes qui demandent leur départ dès les années 1820, à une époque où personne n’exerçait encore une telle profession sur l’île. Parmi les volontaires pour le départ vers la colonie, Virginie Chaillou-Atrous montre que toutes ne répondaient pas forcément à l’objectif de peuplement ou à une quelconque mission coloniale. Plusieurs de ces femmes étaient également animées par des ambitions qui leur étaient propres et bien souvent, par une volonté affirmée de s’affranchir de toute forme de tutelle, qu’elle fût maritale ou familiale.

Une tout autre expérience de circulation est décrite par Marion Robinaud. Elle porte sur des religieuses, franco-canadiennes, les Sœurs Grises de Montréal qui participent au mouvement de colonisation de l’Ouest canadien à la fin du XIX^e siècle, par le gouvernement du Dominion canadien. Ces religieuses sont envoyées par leur congrégation dès les premières années de la colonisation des Territoires du Nord-Ouest, et jusqu’au milieu du XX^e siècle, pour travailler dans des missions catholiques. Elles s’occupent d’y prodiguer soin et instruction aux autochtones, aux côtés des prêtres en charge de les

évangéliser. Elles participent également à la politique assimilationniste qui se met en place à l'égard des populations nord-amérindiennes et inuits, menée par le gouvernement du Dominion canadien à partir de 1870. Dans cet article, Marion Robinaud s'intéresse tout particulièrement au premier voyage de ces religieuses vers l'Ouest, à leur circulation dans un Canada dit peuplé de « sauvages ». La correspondance nourrie et régulière entre les religieuses et leur mère supérieure, ou entre elles et leur famille, particulièrement au moment de ce long voyage initiatique, permet à l'auteure d'analyser les premières rencontres de ces jeunes femmes avec l'espace colonial et avec les autochtones. Elle se penche sur les réflexions intimes de quelques-unes de ces religieuses confrontées pour la première fois à l'Autre. Il s'agit de récits où la prise de distance, ou la prise de conscience, liée au détachement de la culture originelle, est évoquée. C'est cette césure symbolique et physique, entre monde civilisé et monde considéré comme « sauvage », qui semble être mise en avant dans le récit de ces religieuses que Robinaud montre également comment la figure de la femme missionnaire est façonnée dans l'expérience du voyage, dans la circulation vers l'espace à coloniser et dans la confrontation avec l'altérité autochtone qui est inhérente à ces déplacements. Plus largement, le point de vue des religieuses constitue un regard précieux sur l'histoire de la colonisation au Canada dont elles sont actrices.

La troisième et dernière partie de cet ouvrage porte sur le voyage comme forme de circulation genrée dans l'espace colonial. Valérie Boulain et Michèle Sellès-Lefranc cherchent à intégrer à la réflexion générale sur les circulations européennes, l'analyse d'une forme de mobilité dans l'espace colonial quelque peu différente de l'expérience de la migration. L'expérience du voyage est abordée ici à travers les écrits de deux voyageuses : Carla Serena et Isabelle Eberhardt.

Carla Serena dont le nom est tombé dans l'oubli, pouvait s'enorgueillir d'avoir traversé les empires européens et ottoman, tout en posant sur les sociétés plus primitives, non encore colonisées des confins du vaste continent le regard ethnographique d'une Européenne, voyageant dans la dernière partie du XIX^e siècle¹⁴. Valérie Boulain propose une analyse de ses récits de voyage, portés par un cosmopolitisme revendiqué par la voyageuse européenne, qui se démarque ainsi des écrits produits par certains ethnographes, hommes ou femmes, travaillant pour la gloire et l'expansion coloniale de leur propre nation. À partir du témoignage de Carla Serena, une aristocrate d'origine belge, épouse d'un patriote italien en exil à Londres, qui publie à son retour une description de ses excursions, visites et rencontres lors d'un long périple au Moyen-Orient puis dans le Caucase, Valérie Boulain examine les objets d'étude très genrés de la voyageuse durant son périple et les conditions logistiques particulières du voyage au féminin. Par ailleurs, l'auteure se penche également sur la manière dont Carla Serena commente avec beaucoup de distance ce moment charnière

dans la course aux Empires, tout en approuvant l'avancée de la civilisation européenne jugée porteuse de progrès pour les peuplades reculées de ces confins. Ses récits témoignent de son appartenance à une élite européenne en déplacement sur les nouveaux terrains et confins des conquêtes coloniales. Selon elle, l'exploratrice européenne aurait un rôle spécifique à jouer : celui de décrire de manière sensible les mœurs des peuples rencontrés. Un tel discours tend ainsi à enraciner l'idée d'une nécessaire spécialisation sexuée du voyage scientifique.

En suivant une approche similaire, reposant à la fois sur l'examen d'une biographie et sur les représentations littéraires et iconographiques du voyage colonial, Michèle Sellès-Lefranc consacre une dernière étude de cas à une exploratrice plus célèbre, la Genevoise Isabelle Eberhardt. La voyageuse est suivie dans ses pérégrinations au Maghreb grâce à la lecture de ses récits de voyage, et de ses multiples *persona* par lesquels la jeune femme se réinvente continuellement au gré des sociétés traversées. Après la mort de sa mère, la voyageuse d'origine suisse n'hésite pas à se travestir en homme, à boire et à fréquenter les bordels, parcourt la Tunisie et l'Algérie. Mariée avec Sliman, un indigène naturalisé, elle devient par ce biais citoyenne française et écrit plusieurs nouvelles sur l'Oranais entre 1902 et 1904. Elle y défend l'idée que les indigènes rencontrés au fil de ses pérégrinations se sont plus facilement confiés à elle en raison de son sexe. Là encore, c'est la répartition classique des rôles féminins et masculins qui est interrogée et bousculée à travers l'expérience du voyage aux colonies. Michèle Sellès-Lefranc s'intéresse également au rapport qu'Isabelle Eberhardt entretient avec les autorités coloniales françaises, en se demandant si la voyageuse épouse ou rejette les démarches colonisatrices et le regard patriarcal de l'armée sur cette société du Maghreb qu'elle connaît bien.

Ainsi, à travers les portraits individuels ou collectifs proposés par ces différents articles qui mettent en lumière des figures de femmes en déplacement, qui analysent la répartition genrée des fonctions féminines et masculines dans les sociétés coloniales, à travers la migration ou les missions civilisatrices attribuées aux femmes, ce volume cherche à replacer au cœur de l'histoire des Empires européens le concept de mobilité, celle de l'émigration ou du voyage, en le relisant grâce au paradigme du genre.

Virginie CHAILLOU-ATROUS et Françoise LE JEUNE

NOTES

1. Le colloque co-dirigé par Virginie Chaillou-Atrous (université de Nantes, CRHIA) et Delphine Diaz (université de Reims Champagne-Ardenne, CERHiC), a bénéficié du soutien du laboratoire d'excellence « Écrire une histoire nouvelle de l'Europe » (LabEx EHNE), en particulier de ses axes 4 et 6, de l'université de Nantes, du CRHIA (EA 1163) ainsi que du CERHiC (EA 2616) de l'université de Reims Champagne-Ardenne. Les premières conclusions de ce colloque ont été

- publiées dans un premier compte-rendu, cf. CHAILLOU-ATROUS Virginie et DIAZ Delphine, « Compte rendu du colloque les circulations européennes à l'âge des Empire coloniaux », *Diasporas, circulations, migrations, histoire*, n° 25, 2015, p. 171-178.
2. CALLAWAY Helen, *Gender, Culture and Empire, European Women in Colonial Nigeria*, Londres, Macmillan, 1987; MACMILLAN Margaret, *Women of the Raj*, Londres, Thames and Hudson, 1988.
 3. STROBEL Margaret, *European Women and the Second British Empire*, Bloomington, Indiana University Press, 1991.
 4. COOPER Frederick et STOLER Ann Laura, *Repenser le colonialisme*, traduit par Christian Jeanmougin, Paris, Payot, 2013, p. 51.
 5. HUGON Anne, « Introduction », in HUGON Anne (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, XX^e siècle*, Paris, Karthala, 2004, p. 8.
 6. Soulignons que l'historiographie anglo-saxonne a étudié les circulations impériales et trans-impériales en plaçant au centre de son approche la question du genre bien plus précocement que l'historiographie francophone. Voir notamment CHAUDHURI Nupur et STROBEL Margaret (dir.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992, ou encore MIDGLEY Clare (dir.), *Gender and Imperialism*, Manchester, Manchester University Press, 1998.
 7. Collectif, *La Femme dans les sociétés coloniales : table ronde*, Groningen-Amsterdam, Aix-en-Provence, IHPOM, 1984.
 8. BARTHÉLÉMY Pascale, CAPDEVILA Luc et ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.), « Colonisations », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2011, n° 33.
 9. Colloque « Femmes et genre en contexte colonial », organisé par BARTHÉLÉMY Pascale, HUGON Anne et TARAUD Christelle, Paris, 19-21 janvier 2012, [<http://genrecol.hypotheses.org/>].
 10. Colloque « Exil, genre et famille au XIX^e siècle », université de Reims Champagne-Ardenne, 5-7 septembre 2019, sous la direction de Delphine Diaz, Alexandre Dupont, Antonin Durand, et Hugo Vermeren, colloque de clôture du programme ANR Asileurope XIX (2016-2020).
 11. On pourra également se référer à l'ouvrage d'un collectif européen sur les relations entre genre et empire à travers une série d'études de cas, LINDNER Ulrike et LERP Dörte (dir.), *New Perspectives on the History of Gender and Empire, Comparative and Global Approaches*, Londres, Bloomsbury Academic, 2018.
 12. COOPER Frederick et STOLER Ann Laura, *Repenser le colonialisme...*, *op. cit.*, p. 95.
 13. Arlette Gautier, « Femmes et colonialisme », in Marc Ferro (dir.), *Le Livre noir du colonialisme. XIX^e-XX^e siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Hachette, 2003, p. 570.
 14. Sur ce thème et cette notion des « confins », voir l'ouvrage collectif dirigé par Nicolas BOURGUINAT (dir.), *Voyageuses dans l'Europe des confins, XVIII^e-XX^e siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014.